

MANUIA !

Une nouvelle des îles

par Cathie MATIRA

"Après minuit commence la griserie des vérités pernicieuses."

E. M. Cioran

ENTRECHOQUANT leurs verres, les yeux dans les yeux, et chacune un sourire ivre aux lèvres, les deux jeunes femmes se comprenaient sans rien dire. Elles se connaissaient si intimement depuis l'enfance qu'elles n'avaient plus rien à se cacher.

- Ma chérie, je te félicite, finit par lâcher l'une des deux.

- *Manuia !*, enchaina l'autre.

Elles trinquèrent au mariage.

Les convives ne voyaient que deux amies ravissantes et euphoriques trempant leurs lèvres dans le champagne. Mais il y avait, derrière leurs yeux pétillants, leur sourire si éclatant, leur gorge rose de plaisir et le tintement de cristal des coupes se joignant, quelque chose d'autre relevant du pari gagné pour l'une et de l'amertume d'avoir été devancée pour l'autre. Rien pourtant ne transparissait. L'ombre de la jalousie n'éteignait pas la remarquable beauté d'Ihoa, tout comme l'orgueil d'avoir remporté cette victoire n'altérerait pas l'éclat d'Anuata, la jeune mariée.

Cette dernière avait d'ailleurs l'intelligence de se montrer accessible à tous, accueillante, enjouée, émouvante. Sa joie semblait innocente, communicative, mais pas condescendante. Tous les invités étaient sous son charme. Le marié, Maxime, bien entouré par ses parents et amis, avait bu quelques verres de trop et regardait sa femme, dont tout le monde vantait les mérites, avec fierté. Anuata était une *Paumotu* à la peau cuivrée, aux yeux doux et rieurs, aux longs cheveux plus noirs que la nuit. A vingt-et-un ans, elle était encore joufflue comme un enfant, ses traits étaient épais, son front

tombait un peu trop bas, mais sa taille était fine et sa silhouette cambrée affolait bien des hommes. Une forme d'autorité alliée à une séduction naturelle émanait de sa personne. Elle se mouvait avec l'assurance d'une danseuse de tango dans sa robe de tulle blanche, et, avec son cou gracieux barré d'un collier de perles noires, maquillée avec soin, coiffée d'un diadème de fleurs, elle semblait la plus belle promesse de bonheur que la terre ait portée.

Les éloges et compliments de convenance ronflaient aux oreilles du marié.

Tout le monde congratulait Maxime, le plaisantait aussi à propos des vingt ans de différence d'âge entre lui et sa *vahine*. Il se sentait un peu fatigué par la fête, aurait voulu se trouver seul avec sa jeune épouse, lui glisser quelques mots sur cette "comédie" de la cérémonie, en finir avec le décorum. Alors que ce jour était leur jour, le jour premier et fondateur de leur vie conjugale, ils n'avaient échangé que deux mots "Oui.... Oui....", et un pâle baiser de circonstance, rien d'intime. Il fallait sacrifier à la coutume : pour tous les mariés du

monde, ce jour-là était celui des politesses, des sourires forcés et des pas de danse. Soit on supportait d'être l'objet des regards, des commentaires, des flashes, soit on ne se mariait pas - ou en catimini.

La nuit était tombée sur cette journée de célébration. Le coucher de soleil avait enflammé l'horizon de teintes flamboyantes et décomposées. Puis, alors que l'obscurité s'étendait comme une tache d'encre charbonnant les derniers bleus de Prusse et les lueurs carminées mourant à l'horizon, on avait allumé partout sur la terrasse, autour de la piscine et dans le jardin des torches et des lanternes multicolores. L'orchestre, installé près des *opuhi*, s'échauffait en répétant quelques titres traditionnels. Les ukulélés répandaient leurs cavatines dans la nuit, comblant les coeurs par des notes de lumières. Plus tard, les *pahu* ajouteraient à cette excitation ambian-

te, faite de rires et d'exclamations de joie, un rythme plus sensuel, plus animal, invitant les convives à la danse. Les enfants commençaient déjà à se trémousser, les petites filles surtout esquissaient quelques déhanchements de *tamure*⁶. Le buffet était ouvert : chacun pouvait déambuler librement, se servir une part de salade, de langoustes grillées, de thon au lait de coco... et le veau qui rôtissait depuis plusieurs



- Elle est jolie comme un coeur, Anuata, lui lança une amie.

- Elle est vive, Anuata. Va falloir rester jeune, avertit un vieux.

- Bravo pour ton choix, mon vieux, dit un jeune.

- Alors ça y est, tu vas nous faire de gros bébés dorés... Les bébés *ta'ata afa* (demis) sont les plus beaux du monde ! s'amusa sa soeur.



heures, arrosé inlassablement d'eau de mer par deux *ta'ata tahiti*, un jeune garçon et un vieil homme, était croustillant à souhait et commençait à être découpé pour remplir l'assiette des gourmands. Les bouchons de champagne et les capsules de bière sautaient et les rires fusaient.

Les parents de la mariée, quant à eux, se tenaient un peu à l'écart. Ils étaient arrivés la veille de Tumukuru, le village de Tatakoto, encombrés de petits cadeaux pour leur fille et accompagnés de leurs quatre autres *tamari'i* (enfants). Ils se sentaient empruntés au milieu de la dizaine de Tahitiens qu'ils ne connaissaient pas, qui ne s'exprimaient pas en *reo paumotu*, mais plus que tout ils peinaient à saisir le français parfois torrentueux de la belle famille *farani*, et des quelques collègues et amis *papa'a* de Maxime.

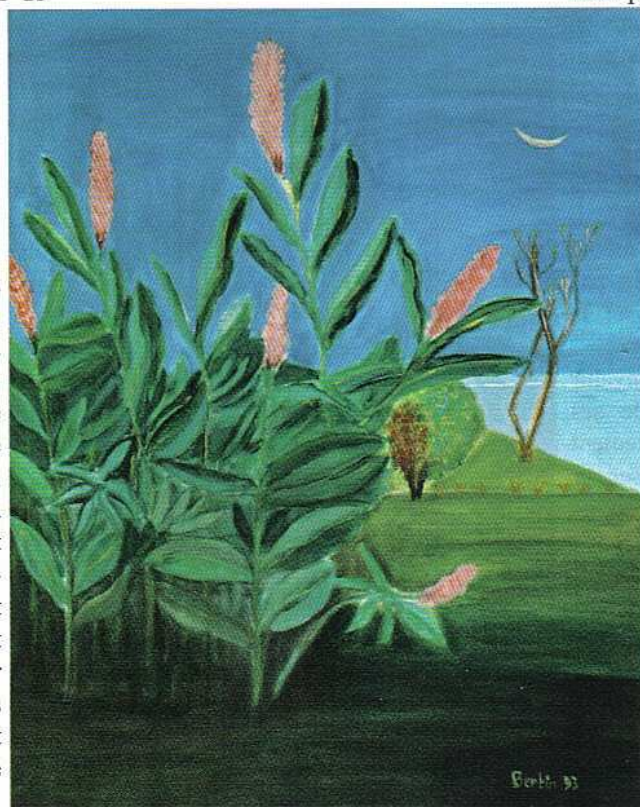
En plus du fossé de la langue, il y avait celui des coutumes. Ils avaient peur de commettre un impair, une indécatesse. Et ils gardaient, naturellement, certaines préventions.

Maxime, ils ne pouvaient pas le considérer comme un fils. Il était beaucoup trop vieux pour ça, beaucoup trop riche et beaucoup trop *papa'a*. Ils se montraient donc tout souriants, mais ne pouvaient visiblement pas faire plus pour sortir de leur isolement.

Fortuné, Maxime l'était sans conteste. Il avait obligeamment envoyé les billets d'avion à ses beaux-parents pour qu'ils assistent à la noce, ainsi qu'aux frères et sœurs d'Anuata, et leur offrait en plus la location d'un bungalow au Beach Comber pendant une semaine. C'était lui, aussi, le propriétaire de cette magnifique villa avec piscine, au PK 16.8, "pieds-dans-le-lagon", où se déroulait cette soirée festive qui comptait une cinquantaine de convives sans compter le personnel du traiteur et un petit orchestre. La maison comprenait six belles pièces et un agréable *fare pote*¹³, sorte de boudoir ouvert à la brise, qu'Anuata avait décidé d'accaparer. Le jardin, vaste et bien entretenu, donnait plein ouest sur les crêtes basaltiques de Moorea. Les beaux-parents *Paumotu* observaient ce luxe, l'aisance de leur fille dans ce



milieu, et n'en revenaient pas. Déjà ils se disaient que leurs plus jeunes enfants pourraient peut-être bénéficier aussi de la belle installation de la jeune femme pour venir compléter leurs études à Tahiti... Tarafau ne se débrouillait pas trop mal à l'école... Kahaiia suivrait-elle le même chemin que sa grande sœur ? La gamine la dévorait des yeux, éblouie par la robe blanche, son alliance diamantée, sa parure



LITTÉRATURE

de perles, et le faste de la fête qui approchait celui des bals de contes de fée.

Depuis l'enfance d'Anuata, ils avaient pressenti que leur aînée les étonnerait. Toute petite, déjà, elle interrogeait ses parents et son instituteur sur le monde et manifestait une curiosité insatiable pour les événements qui se jouaient ailleurs que dans les limites de l'atoll. Indocile, capricieuse, exigeante, elle était avant tout profondément ambitieuse et, à partir de l'adolescence, ne se satisfaisait plus d'habiter une poussière d'île. Quand elle entra en sixième en tant qu'interne au collège de Hao, un autre atoll plus étendu et plus peuplé des Tuamotu, elle avait décidé qu'elle voulait "s'en sortir"... c'est-à-dire s'échapper. Ne pas reproduire les gestes, comme ses parents et de ses ancêtres, de la culture du coprah. Elle passait des heures en compagnie d'Ihoa, devenue sa camarade de chambre et presque-soeur, à rêver sa vie future quand elle serait dans la grande île, ou sur le continent américain. Elles s'étaient juré de réussir. A quinze ans, les deux jeunes filles avaient sauté le pas. Elles avaient convaincu leurs familles respectives de les laisser quitter l'atoll natal pour Tahiti. Puis elles s'étaient séparées : elles voulaient suivre leur voie chacune de son côté, mais en s'écrivant régulièrement pour rendre compte de leur évolution, de leurs progrès, et pour s'encourager mutuellement. Elles se confieraient ainsi pendant près de cinq années leurs pensées adolescentes dans une prose maladroite parsemée de dessins naïfs. Anuata s'était inscrite à l'internat du Lycée hôtelier de Papeete et y avait suivi un BEP de restauration, passé un Bac pro avec succès, puis obtenu un BTS : un parcours sans faute. A la fin de ses études, elle maîtrisait complètement le français, assez bien l'anglais et avait acquis d'indispensables rudiments de cuisine qu'elle utilisait avec créativité. La belle Ihoa, quant à elle, avait fait une école de danse très réputée et décroché un contrat dans la troupe prestigieuse des



Ballets de Tahiti. Elle avait participé à des tournées triomphales aux États-Unis et en Europe. Puis, à son retour au *fenua*, elle s'était violemment éprise d'un musicien hawaïen indigent et principalement inspiré par le *pakalolo*.

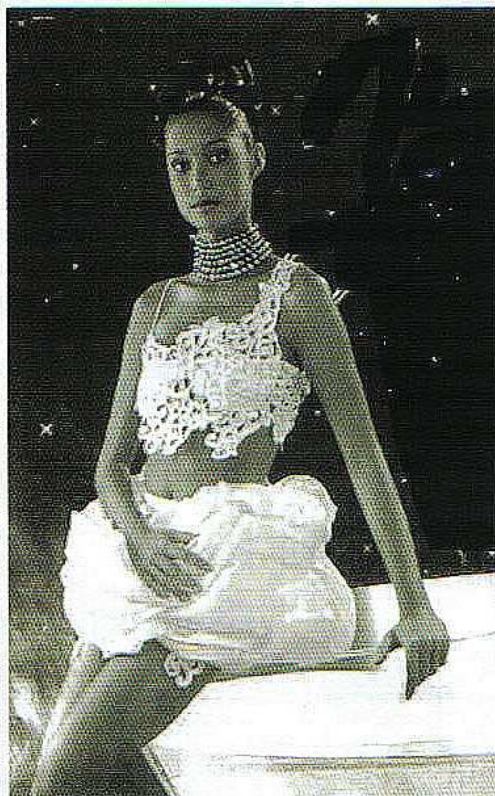
Anuata, au contraire, après de nombreuses liaisons qui lui avaient appris, disait-elle, le cœur des hommes, avait rencontré un *tane* (homme) qui avait les moyens d'être très généreux. Maxime était en effet un beau parti. Ce *Farani*, praticien de chirurgie esthétique, avait fondé sa propre clinique à Punaauia, non sans avoir travaillé auparavant quatre ans chez un confrère de Papeete pour observer ses pratiques chirurgicales et surtout commerciales. Sa "Nouvelle Clinique", comme l'avait baptisée Maxime, connaissait un franc succès. Elle proposait tout un éventail de soins et d'interventions, de la liposuction à la plastique des seins, de l'injection de botox au remodelage des lèvres, de la rhinoplastie au lifting. Une campagne de publicité réussie, des locaux neufs, des tarifs élevés mais correspondant, selon le médecin qui faisait le devis, à du sur-mesure de "haute-couture", drainaient une foule de personnes qui n'étaient pas satisfaites du corps que Dieu, ou le Diable, leur avait donné. C'étaient principalement des femmes, parfois très jeunes, et quelques *raerae*²⁰ qui accouraient du tout-Tahiti et des îles pour accéder à la Beauté promise, correspondre à un rêve idolâtre. Une vraie Cour des Miracles, dont les monstruosité étaient moins physiques que psychiques. Deux médecins en comptant Maxime, un anesthésiste et quatre infirmières travaillaient à améliorer la piètre opinion que ces personnes se faisaient de leur enveloppe charnelle en leur vidant les poches... Cette activité, très lucrative, avait aussi son revers : elle était excessivement prenante, pouvait même s'avérer angoissante si on ne posait pas des limites entre le professionnel et le privé.

Mais Maxime ne se laissait pas envahir par le stress ni par les affres de ses patients. Le soir, il regardait simplement Anuata rire, préparer le *ma'a* ou danser sur un air à la mode, et se libérait ainsi de ses visions de chairs, de sang et de graisses liquides, toutes ces substances incisées, remuées, extraites et dégorgees durant la journée... La joie solide de sa *vahine*, ses propos badins, familiers, domestiques avaient le don de le rassurer. Maxime avait enfin rencontré une femme libre et sans complexes, aux idées rustiques. Sans frus-



tration, pas belle, mais sûre de plaire, son charme était dans l'assurance qu'elle dégageait. "Si tu ne m'aimes pas, tant pis pour toi" semblaient lancer les yeux sombres de cette Carmen des tropiques.

La nuit était douce, merveilleusement limpide. Un clair de lune à la Delvaux peignait d'une clarté lactescente le jardin, la plage et le lagon. L'eau, soyeuse, miroitait mollement dans des maillons d'argent. Le dos d'un poisson, parfois, venait caresser la surface et replongeait vers les profondeurs après avoir joué dans les éclaboussures d'un rayon de lune. Les constellations d'Orion et de la Croix du sud scintillaient très haut, dans la pureté des espaces infinis.



- Oui, vraiment je te félicite... répéta Ihoa, songeuse.

Anuata exultait. Elle était au faite de la félicité. Cette journée était celle de son triomphe, cette nuit celle de ses noces. Rien ne l'empêcherait demain de vivre encore plus fort, de monter encore plus haut, de donner des fêtes aussi fastueuses, d'inviter jusqu'à deux cents personnes au lieu de cinquante, si elle le voulait ! Elle allait aussi voyager partout dans le monde et s'offrir tout ce qui lui plairait. Ce n'était qu'un début.

Ihoa, après avoir vidé son verre, reprit :

- Dis-moi, Anuata, cela fait deux ans que tu as rencontré Maxime. On n'est jamais revenu là-dessus, mais tu te souviens de la manière dont tu parlais de lui ? J'ai relu tes lettres la nuit dernière. Elles disaient que tu le trouvais grotesque avec sa peau rose de patate douce, sa calvitie avancée et ses poils dans le dos. C'est un *ruau* (vieux) qui baigne dans une odeur de crabe cuit, écrivais-tu. C'étaient tes propres mots... Tu t'y es bien habituée, depuis ?

Une ombre froide traversa le regard d'Anuata qui fixa avec détachement son amie. Elle serra violemment sa coupe de champagne, peu s'en fallut qu'elle ne la brisât. Mais pas un mot échappé de ses lèvres ne troubla la fête.

Cathie MATIRA
cmelody@aliceadsl.fr

